

# Paul Natorp, *DU CHÔMAGE : PHILOSOPHIE DU MANQUE DE TRAVAIL.*

**Traduction inédite de l'article de Paul Natorp, intitulé « Philosophie der Arbeitslosigkeit », paru en 1919 dans la revue Kunstwart.**

**Traduit de l'allemand et présenté par Syvie Puech.**

Paul Natorp (1854-1924) appartient au groupe des néokantiens de l'école de Marbourg. Elève et ami d'Hermann Cohen, il a poursuivi l'œuvre de ce commentateur de Kant en publiant une *Psychologie générale selon la méthode critique* traduite en français par Eric Dufour et Julien Servois. Ces deux auteurs ont contribué à faire connaître en France Paul Natorp en permettant de dépasser les interprétations rapides et déformantes de sa pensée. Suivant le livre de Norbert Jegelka, Eric Dufour et Julien Servois insistent sur le fait que malgré le titre de l'un des ses livres *Der deutsche Weltberuf*, Natorp n'a pas été un préfasciste. Mort en 1924, Natorp a critiqué la position sociale-démocrate de Cohen, mais pour se situer du côté d'une critique non marxiste du monde capitaliste du début du XX<sup>e</sup> siècle. Dans ce petit article publié en 1919 dans la revue Kunstwart intitulé « Philosophie der Arbeitslosigkeit », philosophie du chômage traduit ici par « Du chômage : philosophie du manque de travail », Natorp insiste sur le fait que le travail salarié de l'économie capitaliste dénature l'homme qui cherche à le fuir pour rester lui-même. La philosophie du travail de Natorp défend une transformations radicale de notre manière de produire. Réduire l'homme à servir la machine en le séparant de tout pouvoir de conception ne peut aboutir qu'à une société plein d'injustices et qui ne permet pas à chaque être humain d'accéder à l'autonomie. Les ingénieurs dominent les prolétaires. Ce que les chômeurs fuient, ce n'est pas le travail comme tel, mais celui qu'on leur propose qui en est le contraire exact : une pure dépense d'énergie. Mettant en cause son propre travail d'intellectuel, ce court texte anticipe la formule d'Hannah Arendt : « une société de travailleurs sans travail ». Il s'agit pour Natorp de montrer que l'homme ne peut s'épanouir qu'en étant « créateur » dans son travail. La division du travail et la spécialisation des tâches poussées à l'excès aboutissent à une catastrophe humaine et sociale. Natorp relève alors le paradoxe de notre société qui tout en se réclamant d'un certain matérialisme ou d'un certain utilitarisme, coupe l'homme de la nature et de ses propres sentiments. On ne peut que faire le même constat près de 100 ans après Natorp. Ce que l'on a appelé l'idéalisme néokantien semble au contraire vouloir enraciner l'homme dans de activités matérielles qui lui permettent de s'épanouir comme individu au sein d'une société plus juste et plus libre. D'où l'idée d'une société où l'économie n'a plus la suprématie, mais où l'éducation prend toute sa place à côté de l'économie et de la politique. D'où aussi l'idée d'un nationalisme ancré dans le local qui débouche sur un internationalisme qui n'a rien à voir avec une globalisation qui gomme toutes les différences au profit d'un modèle unique de vie et de pensée.

## DU CHÔMAGE : PHILOSOPHIE DU MANQUE DE TRAVAIL

Le chômage est une expression qui est aujourd'hui plus que jamais lourde de sens et de conséquences. On y trouve tout une philosophie, lugubre, comme aucune ne l'a été jusqu'à maintenant. Et pourtant elle n'est pas vide de promesses pour celui qui le reconnaît et le veut.

« Absence de travail » - le travail manque donc ? Ce n'est pas le cas du tout, il y en a en abondance, en veux-tu en voilà. Le travail appelle vraiment le travailleur en criant à chaque coin de rue. C'est donc de travailleurs que l'on manque ? Au contraire, ils sont des centaines de milliers à traîner, à prendre le tramway, à rouler en voiture (avec ou sans mitraillette), à se déplacer partout et à s'affairer. Mais le travailleur ne coïncide pas avec son travail. Il est vrai que ce n'est pas toujours le cas. Souvent, la situation donne l'impression que les deux se cherchent, le travailleur et le travail, comme s'ils étaient passionnément amoureux l'un de l'autre – et pourtant ils passent l'un devant l'autre comme s'ils se fichaient l'un de l'autre. Et plus encore, le travail est toujours celui qui demande humblement. Il lui dit avec douceur : viens, nous allons pourtant nous réconcilier, nous ne pouvons pas être l'un sans l'autre, nous allons disparaître si nous ne nous réunissons pas. Mais le travailleur le regarde d'un air méchant, il ne veut rien savoir du travail, il voudrait plutôt lui cracher au visage. Comment en est-on arrivé là ?

Autrefois, on parlait de « droit au travail ». Cela voulait dire que le travail était quelque chose que le travailleur lui-même exigeait. De toute façon, ce n'est pas le travail pour lui-même qu'il exigeait, mais qu'il soit reconnu dans son prix de vente pour permettre une vie satisfaisante à laquelle l'homme qui travaille a un droit inaliénable, selon le sens de ce droit. C'est pour ce droit qu'il luttait. Aujourd'hui, il pourrait l'avoir, il n'a qu'à s'en saisir, mais il le dédaigne et le repousse avec indignation. Il se fait prier, on l'en conjure : nous allons tous mourir de faim et toi aussi, si on ne travaille pas. Et nous offrons des salaires élevés ! Il fait comme s'il n'entendait rien. Ne comprend-il pas la gravité de la situation ? Je crains qu'il ne la comprenne que trop bien. Il sait très bien que c'est ainsi que le travail nous tient dans sa main, et il est suffisamment dur avec lui-même pour vouloir contribuer à en supporter lui-même les conséquences terribles, à condition qu'elles soient supportées en commun par tous. Il veut lui-même souffrir avec les autres, avoir faim avec les autres, et même mourir de faim si seulement il peut nous y contraindre nous aussi. Mais dans quel but contraindre ? Pour le sauver ? Pour le sauver de quoi ? De quelque chose qu'il a certes tort de nommer comme il le fait « le travail ». Mais il a raison de sentir que ce travail le détruit – qu'il l'a détruit, et il est vrai que cela a à voir avec le travail. Cela ne tient pas au fait qu'il doit travailler pour vivre ; mais au fait de se sentir enchaîné au travail et d'avoir vendu sa vie entière au travail. Il

travaillerait et avec son travail, il rachèterait sa vie. Mais il sent que ce qu'il achète aujourd'hui avec son travail, ce n'est pas une vie. Et pourtant, il est contraint de l'acheter, car on ne lui laisse pas le choix.

Qu'est-ce qui le détruit ainsi ? – Seulement lui, et pourquoi pas nous peut-être aussi ? Celui qui va scruter les choses un peu plus profondément n'a aucun doute à ce sujet. – ce que c'est exactement, lui, le travailleur, ne sait pas le dire, ou bien il ne veut pas nous le dire, nous devons le trouver nous-mêmes. Il est le malade, il ne peut que dire : c'est là que je souffre. Nous voulons, nous, être les médecins. Nous l'avons mis au travail et nous voulons encore aujourd'hui l'y mettre à nouveau en assurant que cela serait sa planche de salut. Et en menaçant : sinon tu vas mourir. C'est à nous qu'incombe le devoir de découvrir le siège du mal et si nous le pouvons, de l'aider à s'en sortir.

Cela n'est pas simple. La première chose qu'il est nécessaire de faire est déjà vraiment difficile : il faut s'introduire dans la peau de l'autre et ressentir les mêmes choses que lui. Interrogeons-nous d'abord une fois nous-mêmes – nous les intellectuels comme nous aimons bien nous nommer nous-mêmes -. Nous travaillons bien nous aussi. Sans arrêt nous nous en vantons et nous en tirons vanité face au travailleur : il n'est pas vrai du tout que tu sois le seul à être contraint de peiner, nous aussi nous peinons du matin au soir, et de façon encore plus épuisante et usante que toi, jusqu'aux heures nocturnes où nous ne dormons pas, ce que toi, tu ne connais pas ! Mais cet argument n'a aucune valeur. Pourquoi ? Parce que nous travaillons avec la tête, et pas ou seulement peu avec les pieds et les mains ? Non, cela ne peut pas en être la raison. Le « travailleur » fait aussi son activité avec la tête, et nous le faisons très souvent avec la main ou le pied, et pourtant il sent bien et nous sentons nous-mêmes (si tant est que nous puissions encore sentir quelque chose) : il s'agit de quelque chose de complètement différent. Il a tout à fait raison : lui seul « travaille » au sens précis de ce terme, sens qu'il a lui-même en tête sans pouvoir le nommer. La réponse habituelle (on l'entend partout aujourd'hui et ceux qui ont l'ouïe fine la détectent dans la parole éloquente du regard muet et sombre du « travailleur ») : « ainsi, vous travaillez ? Eh bien faites-le si ça vous amuse ! ». Cela a un goût amer, mais cela tombe juste et cela va au cœur de la chose. C'est tout à fait vrai : nous ne travaillerions pas autant que nous le faisons si nous n'aimions pas notre travail, si ce n'était pas précisément – notre travail. Certes, nous avons aussi à remplir maintes obligations qui ne nous plaisent pas, nous sommes très peu souvent maîtres de nous-mêmes et de notre temps. Mais en général pourtant, nous avons pu choisir et former notre travail librement et en suivant une pulsion qui nous est propre. Notre travail est greffé sur notre vie et notre vie est greffée sur notre travail. C'est pourquoi nous pouvons l'aimer. Et lui aussi nous aime. Il donne un contenu à notre vie et c'est pour cela que cela vaut le coup de vivre et de peiner. Nous ne vivons pas

toujours heureux dans le travail – mais nous le faisons néanmoins dans une union conclue volontairement et non pas obtenue sous la contrainte.

Cela devrait être le cas de tout travail, car c'est seulement ainsi que ce serait un travail vraiment humain. Qu'il soit dur, qu'il consume la vie, ce n'est pas cela qui rend le travail inhumain. La flamme aime se consumer si c'est pour briller et pour réchauffer ! Mais cela ne dépend pas en soi de la quantité de travail, même du genre de travail. Le travail qui a la moindre valeur, qui est le plus amer ou le moins intellectuel peut satisfaire et celui qui a le plus de valeur, qui est le plus agréable ou le plus intellectuel peut devenir une torture, comme celui du professeur, de l'intellectuel ou même de l'artiste lorsque la foi en son œuvre a disparu pour lui. Que fait la mère de hautement intellectuel lorsqu'elle prend soin de son enfant, lorsqu'elle cuisine pour ceux qu'elle aime, lorsqu'elle lave, raccommode et court les magasins ? Mais elle le fait pour construire la paix et les joies simples de son foyer, c'est pourquoi elle ne gémit pas en parlant de son « travail », elle ne demande pas si on paie quelque chose pour cela et ce que cela rapporte comme plaisir. Est-ce que cela ne pourrait pas être la même chose pour tout travail ? Cela se passait ainsi autrefois, et c'est encore à bien des égards ainsi dans l'agriculture, dans l'artisanat lié au territoire, dans la vente et l'achat avec une situation financière modeste et facilement calculable, là où il existe encore des relations personnelles entre les vendeurs et les clients. Mais aussi dans la fabrique là où elle est en quelque sorte encore fortement liée à la vie de la population, là où elle est demeurée fermement attachée au sens de l'honneur grâce aux mœurs et aux genres de vie locales et aux liens entre les générations peut-être grâce aux bonnes relations, bien cultivées, entre employé et employeur. Mais cela a été miné au fur et à mesure et cela n'existe plus que de manière exceptionnelle et indigente. Cela est dû moins au développement technique de l'industrie elle-même qu'à cause de son exploitation commerciale. La destruction avait déjà beaucoup progressé avant la guerre. La guerre n'a fait que tirer un trait pour faire l'addition. Elle a fait le dernier pas qui a mené à déraciner complètement le travailleur et à déchirer le lien entre lui et « son » travail. C'est ainsi que le travailleur est séparé du travail : il n'appartient plus à son travail et son travail ne lui appartient plus non plus. Et c'est tout comme deux personnes qui viennent juste de divorcer et qui se haïssent toutes les deux l'une l'autre, même si cela doit les pousser à se détruire elles-mêmes.

C'est ainsi que le travailleur a « perdu son travail » : il est sans travail au sens propre du terme ; sans travail car séparé de son travail. Depuis longtemps déjà il sentait bien que son travail n'était plus le sien. Désormais, il reconnaît clairement qu'il ne l'est plus et c'est ainsi qu'il lui a donné son congé, ou plutôt, il s'est enfui loin de lui. Le travail lui court après, mais il ne peut plus le rattraper.

Qu'y a-t-il d'étonnant à cela ? Cela fait longtemps que la situation était intérieurement et fondamentalement ainsi, on est simplement plus clairement et sincèrement conscient de la chose. et c'est précisément cela que ressent même celui qui ne veut pas le dire, ou celui qui n'a peut-être pas clairement compris cela. « Travailler, c'est bien, ne pas travailler c'est mieux », voilà ce que l'on pense depuis longtemps. Ce qui est nouveau, c'est qu'on l'exprime avec effronterie et qu'on en tire la conséquence : puisque c'est ainsi, je ne travaille pas, ou si je travaille, je vends le travail à un prix si élevé que je peux faire chanter n'importe qui !

Qu'y a-t-il d'étonnant à cela ? Est-ce que cela n'a pas été depuis longtemps déjà le principe général largement reconnu de toute entreprise : les gains les plus élevés et le moindre engagement, en l'occurrence – de travail ? Dans l'idéal, le travail se limiterait à détacher des coupons ou à inscrire des cotes pour étudier la situation la plus favorable du capital, ce qui garantit encore un certain plaisir intellectuel et réjouit le cœur du Dieu Mammon. Mais pour celui qui estime que c'est là encore trop de « travail », il peut le faire faire à l'aimable banquier qui lui ôtera cette peine avec joie, et c'est ainsi que le capital « travaille » uniquement pour lui-même et pour lui seul.

Ce n'est rien d'autre que l'exemple le plus pur de ce qui était depuis longtemps déjà, en théorie et en pratique, le principe fondamental du commerce. Et c'est encore ainsi aujourd'hui. Pourtant, le commerce était et est encore le loi de la vie, la loi du travail, l'esprit de tout le système. Personne ne peut échapper à sa contrainte, même s'il le désirait fortement dans le fond de son cœur. Je peux bien haïr mon revenu sans travail, cela ne sert à rien, je suis contraint de porter mes économies à la banque et sans douleur, je le laisse « travailler » à ma place, sinon, je peux aller mendier avec les miens. Car celui qui ne met pas en sécurité sa part de larcin perd tout. Je sais très bien qu'en agissant ainsi je me rends complice de ce qui corrompt tous les hommes et toutes les choses, mais « je ne peux rien y changer ».

Certes, il y a longtemps que l'on voit clairement que les arbres du capital ne pousseront pas jusqu'au ciel. Mais il faut bien pourtant que d'ici-là beaucoup de chefs d'entreprise travaillent, au plus mauvais sens du terme, uniquement pour se contenter de maintenir debout l'entreprise. Les travailleurs, les employés, les chefs d'entreprise ont du mal à s'approcher d'un revenu à peine plus satisfaisant, malgré leur participation à un travail contraint et par là chèrement obtenu. Dans son développement continu et logique, cela peut mener à un nivellement complet – ce qui ne s'opposerait en aucune façon au mal et ce qui ne l'adoucirait qu'à peine, mais l'élargirait seulement à tous de façon plus régulière. Mais la guerre a accéléré violemment ce « développement », si bien

qu'aujourd'hui, « l'employeur » est lui aussi arraché intérieurement à son travail, tout autant que « l'employé », et il en tire assez souvent aussi la même conséquence : donner son congé au travail.

Si cela continue encore ainsi, cela ne peut mener qu'à un effondrement général, pas seulement dans le domaine de l'argent, mais aussi dans le domaine intellectuel, à une banqueroute morale, banqueroute de toute la vie de l'humanité. Il est impérieux de pouvoir faire toute la clarté à ce sujet. Car c'est seulement ainsi que l'on peut espérer que soit éveillées la compréhension et la volonté de tous pour ce qui est nécessaire. Nous allons tous périr si nous ne trouvons pas le chemin et si nous ne l'empruntons pas en mettant en œuvre toutes les forces de chacun d'entre nous afin de pouvoir maîtriser le manque intérieur de travail. Ce qui signifie que l'on doit accéder à un état où chaque travailleur trouve son travail et chaque travail trouve son travailleur. Mais qu'est-ce que c'est que « son » travail ? Rien d'autre que celui qui lui permet de construire sa vie pour lui-même et par lui-même. Cela doit être possible cela a bien été possible autrefois, et cela allait même de soi. Ô combien davantage cela devrait-il être possible grâce à la compréhension hautement développée et à la technique de la suggestion, dont se vante non sans raison notre époque ! Que cela coûte ce que cela coûte, mais pour cela, tous ceux qui sont d'accord avec cette idée et sont porteurs de cette technique doivent impérativement s'engager, non pas pour réaliser un idéal magnifique et élevé, non pas pour aider le travailleur, mais pour sauver notre vie, notre vie à tous, notre pays et l'humanité d'un déclin assuré si l'on ne fait rien.

Car le foyer de la maladie n'est plus depuis longtemps une simple petite classe de « capitalistes » avec en face d'elle une classe certes plus grande mais toujours limitée de « travailleurs », ni non plus quelques pays peu nombreux et capitalistes face à des pays livrés à l'exploitation par le capital. Depuis longtemps au contraire, le mal a saisi tout le monde, toute l'humanité, nous sommes tous des exploités et en même temps des exploités<sup>1</sup>. Et par là, nous sommes tous déracinés, sans foyer, sans terre, sans croyance et sans dieu, sans salut – nous sommes vides de tout et nous devons dépérir et mourir. Pourtant, on peut bien travailler à nouveau le sol pour qu'il soit derechef prêt à recevoir des plantations qui pousseront encore et prendront racine. La destruction générale et terrible que toute l'histoire des hommes n'avait encore jamais vécue à un tel point auparavant, destruction de tous les concepts éthiques jusqu'à leur complet renversement devrait ouvrir les yeux au plus aveugle. Prenons les tout simplement dans l'ordre des dix commandements, aujourd'hui vieux et méprisés : lequel de tous est encore valable, lequel ne vaut plus grand-chose – et lequel est complètement inversé ? Tu dois te faire des idoles dans ton cœur,

---

<sup>1</sup>Ce n'est pas le vocabulaire de Marx qui utilise Ausbeutung, mais un autre terme que Natorp

elles peuvent être aussi nombreuses et horribles que tu le veux, « car tel est l'homme, tel est son dieu » ; mais le dieu, le dieu des hommes, tu dois le renverser de son trône et ne faire de son nom qu'un objet de moquerie et de mépris dans ta bouche. Tu ne travailleras pas pendant six jours et le septième tu dois consciencieusement te concentrer pour vivre de la façon la plus impie qu'il te soit possible. Père et mère, tout ce qui t'a donné la vie et qui t'a nourri et passé du temps à t'élever, tu dois l'insulter et le fouler aux pieds. Tu dois assassiner prostituer, voler, calomnier, selon ton bon plaisir, comme cela te vient à l'esprit, rien n'a d'importance ici. D'où vient toute cette fureur sauvage contre tout ce qui a été sacré jusqu'ici ? Le fondement simple et clair de tous les vieux commandements, le fondement d'une vie humaine qui se construit sainement et dignement, leur est dérobé sous leurs pieds. C'est pourquoi tout ce qui a été construit sur ce fondement devait nécessairement tomber. Tout cela a échoué. Aucune vie humaine digne ne s'est construite et ne veut se construire, bien qu'on est prêché les dix commandements ou ce que l'on a mis à leur place. C'est pourquoi on les rejette maintenant et comme on ne sait pas sur quel autre fondement s'appuyer, on se contente en attendant de tout détruire de fond en comble en attendant que quelqu'un vienne pour libérer le sol et le replanter à nouveau complètement.

Mais qui doit planter ? Et où prendre les boutures qui peuvent prendre racine dans ce sol recouvert de décombres ? Ce n'est certes pas simple. Peut-être que l'esprit des plus intellectuels suffira à le découvrir et que la volonté des volontaires suffira simplement à le mettre en œuvre. C'est pourquoi tous ceux en qui vit encore une étincelle de compréhension, de sentiment humain et de volonté pour construire l'humanité, doivent se rassembler dans un travail qui va engager sans compromis et de la façon la plus noble qui soit dans le but de construire une vie nouvelle pour tout le peuple, depuis les racines humaines les plus profondes, jusqu'aux sommets de l'esprit, de la volonté d'aimer, de la création libre et courageuse, jusqu'à la conscience du divin présent au plus profond de l'humanité, conscience acquise dans la modestie et que tout visage humain porte, que ce soit l'homme le plus méprisé ou le plus perdu. Si cela n'arrive pas, tout va être détruit, nous tous ensemble. Et mieux aujourd'hui que demain, car un arrachement rapide est plus facile à supporter que cette agonie pleine de tortures qui se contemple désespérément elle-même sans agir et pourtant nous ne parvenons pas à mourir.

Nous parviendrons à connaître les chemins qui nous permettraient de nous sauver dès que la réflexion de ceux qui pensent le plus se sera dirigée au moins une fois sérieusement là-dessus. Il sera plus difficile de réveiller la volonté chez un nombre suffisant de personnes. Ils auront à surmonter les mille résistances de la force d'inertie, aussi bien en eux-mêmes qu'à l'extérieur. Ils auront à maintenir le chemin direct vers le but en oubliant leur égoïsme et avec une objectivité

inébranlable. Ils ne devront pas se laisser dévier par quoi que ce soit, et ne devront pas être paralysés par les obstacles. Pour cela, il faut des stratégies de l'esprit, des officiers et des équipes qui voient clairement et sûrement le but, avec une volonté une et un sentiment fort et chaleureux de la communauté. C'est cela que notre époque doit faire naître dans sa terrible misère commune à tous, c'est à cette condition que l'on pourra être sauvé. Le vieux Dieu qui n'a jamais complètement délaissé l'humanité la plus éloignée de toute religion, la conduira au salut en partant de cette misère la plus profonde et précisément grâce à cette misère. Mais elle ne doit pas attendre le salut de l'extérieur. Elle doit le chercher beaucoup plus près d'elle, en elle-même. Elle a besoin de Dieu tout près d'elle dans son propre cœur. Ce n'est qu'à partir de son intériorité que l'homme peut être sauvé. Si elle peut s'enraciner à nouveau dans cette intériorité, alors rien d'extérieur ne pourra plus le déraciner et elle se développera et grandira comme jamais. Elle sera alors débarrassé d'un travail de torture, de l'aliénation par Dieu et par les hommes, et de son auto-aliénation. L'humanité sera solidement enracinée dans le travail, travail capable de construire à nouveau en elle la vie et l'homme et le soi. Ce travail pourra la réconcilier avec le Dieu qui est en elle, ce Dieu qui appelle à lui ceux qui peinent et qui sont opprimés et qui leur promet : « je vous nourrirai »<sup>2</sup>.

Paul Natorp

---

<sup>2</sup> Citation de l'évangile selon Matthieu, 11, 28 : le terme allemand signifie : je vous nourrirai, je vous rendrai plus fort. Mais les traductions en français donnent : je vous donnerai du repos, je vous apporterai le repos.